

Cher bâtiment 22,

J'ai l'impression que nous ne nous sommes pas rencontrés dans les meilleures circonstances. La première fois que j'ai entendu parler de toi, c'était par un ami qui avait appris que l'école d'architecture de l'Université Carleton enfreignait pratiquement toutes les règles du code du bâtiment. J'ai trouvé cela ironique, dans la mesure où quelque chose peut être drôle si ça ne te concerne pas. Mais lorsque je t'ai visité, environ un an plus tard, j'ai ressenti une certaine crainte. Je ne m'inquiétais pas tant de la sécurité du bâtiment que du fait que j'occuperais ce bâtiment qui ressemblait à un donjon, sombre et désert au milieu de l'été, pendant les quatre prochaines années. En apprenant à te connaître au cours de mes études, je t'ai trouvé bien d'autres défauts : des tuyaux qui fuient, des fenêtres qui ne s'ouvrent plus, des entrées de salle de bains aux formes bizarres, des sols en béton glacés en hiver, et tous ces cauchemars d'accessibilité. Pourtant, je pense que tu as changé ma vie. Et pas seulement la mienne, mais aussi celle de nombreux autres anciens et futurs étudiants et, par extension, celle des communautés qu'ils ont transformées et qu'ils transformeront.

Bien sûr, tu avais quelques qualités qui te rachetaient à mes yeux : le Pit, aux multiples fonctions d'espace de révision, d'auditorium, de salle de classe, de lieu de rencontre improvisé; les ateliers du quatrième étage remplis d'étudiants qui trouvaient refuge dans leurs nids de détritiques créatifs soigneusement fabriqués; les mesures peintes sur les poutres et les murs, outils pédagogiques intégrés au bâtiment; ces coins et recoins – points d'observation, toilettes, moments de tranquillité – invisibles, sauf pour les initiés et les curieux. Il y avait cette façon que tu avais d'amplifier l'énergie des étudiants, la contradiction entre ta prévisibilité et ton irrationalité, la façon dont les corps pouvaient apparaître et disparaître alors qu'ils se déplaçaient à travers toi, jouant un jeu de cache-cache dans les allées et les escaliers. Tu es devenu comme une deuxième maison, non seulement en raison du temps que nous avons passé en atelier, mais aussi parce que tes occupants avaient l'impression de faire partie de quelque chose de plus grand, d'un genre de famille. Tu étais un palimpseste que nous pouvions lire et sur lequel nous pouvions écrire – nous avons d'ailleurs ajouté nos propres marques sur des décennies de graffitis et sur les murs usés qui murmuraient des légendes d'héritages créatifs et des rumeurs de bacchanales depuis interdites dans les corridors dans lesquels nous déambulions. Nous avons appris à t'aimer malgré tes défauts et tes faiblesses – ou peut-être, d'une manière un peu tordue, à cause d'eux.

Le fait d'être un pire bâtiment t'aurait-il rendu moins transformatif? Ou à l'inverse, le fait d'être un meilleur bâtiment t'aurait-il rendu plus transformatif? Difficile de le dire; tout bon bâtiment est transformateur dans une certaine mesure – mais on peut dire la même chose d'un mauvais bâtiment. Les bâtiments modifient notre façon de voir, de comprendre et de nous déplacer dans l'espace; ils modifient nos relations les uns avec les autres et parfois même, notre rapport à nous-même. Autrement dit, ils nous transforment, nous et le monde qui nous entoure. Comme le disait Winston Churchill : « Nous façonnons nos bâtiments, puis ce sont eux qui nous façonnent ensuite. » Certains nous façonnent pour le mieux et d'autres, pour le pire. Ces

bâtiments ne sont pas difficiles à trouver : Auschwitz, Pruitt-Igoe et Grenfell nous viennent tout de suite à l'esprit, gravés comme ils le sont dans notre mémoire collective – des signes d'avertissement pour toutes les générations d'architectes successives.

Et pourtant, l'architecture est une profession qui célèbre l'accomplissement et l'excellence; nous félicitons nos architectes et récompensons nos bâtiments en leur décernant chaque année une multitude de prix. Les échecs (et les médiocrités), nous les laissons généralement dans l'ombre, et peut-être avons nous de bonnes raisons pour ce faire. Mais si l'architecture est une expression de l'humanité, pourquoi ne devrions-nous pas nous attendre à ce qu'elle soit tout aussi imparfaite? Cela ne veut pas dire que les vices de l'architecture méritent des éloges, mais plutôt qu'une culture axée sur les louanges risque d'engendrer une sorte d'amnésie et nous amener à ignorer l'imperfection, dont nous connaissons tous l'existence, jusqu'à ce qu'il devienne urgent d'agir.

Bâtiment 22, toi aussi tu es une œuvre d'architecture imparfaite, mais c'est peut-être pour cela que tu as laissé une marque aussi indélébile dans ma vie. Tu n'étais pas un désastre ni une vision inaccessible, mais une sorte d'âme sœur, qui m'a appris à me voir dans mon propre travail. Un bâtiment peut être transformateur de bien des façons, et l'une d'entre elles est de nous révéler davantage qui nous sommes. Tu étais comme un miroir; quand je te voyais, je me voyais, je voyais l'humanité – et je voyais le désordre et la beauté de tout cela. Tu m'as appris qu'un bâtiment peut avoir du caractère et prendre du sens par l'intention et l'interprétation. Je ne pense pas qu'il soit inutile de reconnaître l'excellence, mais je pense que nous devrions faire preuve d'un peu plus de nuance par rapport à nos bâtiments. C'est à nous d'être plus audacieux dans notre façon de parler d'architecture et d'imaginer l'architecture. Après tout, si chaque bâtiment est transformateur, ne devrions-nous pas être clairs sur ce que nous voulons dire lorsque nous célébrons des réalisations architecturales qui sont « transformatrices dans leur contexte sociétal »?

Je ne tenterai pas de justifier tous les aspects dans lesquels tu n'es pas à la hauteur de ce que tu pourrais être, mais je ne peux m'empêcher de penser que ces défauts – ces rappels que les choses peuvent avoir une nouvelle vie, qu'elles peuvent devenir meilleures – sont ce qui te rend si transformateur. Les gens semblent vouloir que tu continues d'exister, et il semble que tu sois destiné à une vie de rénovation, qu'il s'agisse d'interventions mineures (et, espérons-le, temporaires) dans les ateliers de première année ou de réimagination majeure sur plusieurs années. Nous façonnons nos bâtiments, et ils nous façonnent; mais ils peuvent aussi grandir, tout comme nous. C'est une autre chose que tu nous as apprise : nous pouvons et nous devons apprendre de nos erreurs, même celles qui sont permanentes. Toutes les erreurs ne sont pas fatales et c'est en grandissant à partir de ces dérapages et de ces fautes que l'architecture devient une pratique humaine.

Tu ne te souviens peut-être pas de moi – je ne suis qu'un ancien étudiant parmi des milliers d'autres. Mais j'attends avec impatience le moment où nous pourrions nous retrouver, tous deux un peu plus transformés – plus vieux, mais en un sens, renouvelés aussi.

À bientôt, mon vieil ami,

Jerry

*Dans le Pit, affiches et conférences*

*Le laboratoire informatique, analogique et numérique*

*La « rue » principale en différentes saisons*

*Autour de l'école, différents types de microcosmes*